

**Fiche technique**

**USA - 2002 - 1h34**

Réalisateur :  
**Steven Soderbergh**

Scénario :  
**Steven Soderbergh**  
d'après le roman de  
**Stanislas Lem**

Image :  
**Peter Andrew**

Montage :  
**Mary Ann Bernard**

Décors :  
**Philip Messina**

Musique :  
**Cliff Martinez**

Interprètes :  
**George Clooney**  
(Kelvin)  
**Natascha McElhone**  
(Rheya)  
**Jeremy Davies**  
(Snow)  
**Viola Davis**  
(Gordon)



**Résumé**

Planète Terre, dans un futur indéterminé. Le Dr. Chris Kelvin est un homme plutôt triste, notamment à cause de l'échec de sa relation conjugale. Pourtant, il doit mettre de côté ses problèmes personnels : son ami Gilbarian, en mission sur la station spatiale Prométhée, autour de la mystérieuse planète Solaris, l'appelle au secours. Une fois sur place, Kelvin découvre en effet que rien ne va plus : l'équipage a cédé à une crise de paranoïa aiguë. Pire : Gilbarian s'est suicidé. Intrigué, Chris Kelvin tente de mener l'enquête mais se sent à son tour happé par l'ambiance envoûtante qui règne dans l'atmosphère de Solaris...

**Critique**

Après une exceptionnelle série de méga-succès, il signe, sous les apparences d'une superproduction avec star (George Clooney), une œuvre inclassable, qui prend à contre-pied et les lois du business hollywoodien et quelques principes intangibles du cinéma à grand spectacle. En adaptant un des grands classiques de la science-fiction, **Solaris**, de Stanislas Lem, le cinéaste fait à peine un film de science-fiction, et encore moins un remake du chef-d'œuvre, aujourd'hui "canonisé", qu'Andreï Tarkovski en avait tiré il y a trente ans. Déclarant que ce livre mythique était comme un test de Rorschach, ouvert à toutes les interprétations, il est allé, en fait, au bout d'une vision très personnelle, qui a tout pour dérouter les amateurs de périples bien balisés. (...)

Dans le livre de Stanislas Lem, Soderbergh a trouvé, dit-il, "*une merveilleuse métaphore pour tout ce que nous ne comprenons pas*". Ne rien élucider. Laisser, pour l'es-

sentiel, le mystère de **Solaris** intact. Le cinéaste fait le vide, supprime les discussions scientifiques, effleure à peine les interrogations sur les limites du savoir humain et les possibilités de contact avec une intelligence extraterrestre. Et il déporte toute l'action sur cette voie unique : la love story passée, présente et future de Kelvin et de Rheya. "Je ne suis pas la personne dont je me souviens", constate celle-ci, troublée. Kelvin doit admettre qu'elle n'est en réalité que la projection mentale des souvenirs qu'il a gardés d'elle. Vertigineux. C'est bien sûr ce vertige qui fascine Soderbergh.

Mais c'est peu dire qu'il ménage ses effets. Pas d'accélération intempestives de l'action, peu de coups de théâtre : tout le film, mis en scène avec une élégance millimétrée, tend vers une épure à la fois dramatique et visuelle. A l'image de cette planète Solaris dont Stanislas Lem décrivait les "comportements" apocalyptiques et qu'il réduit à une présence obsédante, certes, mais presque abstraite. Les péripéties, rares, ne sont que des jalons dans l'implosion psychologique qui guette le héros. Il est dommage, d'ailleurs, que les flash-back, languets et assez banals, sur ce que furent jadis les relations du couple rompent cette sensation de flottement mental et affectif qui donne sa tonalité vraiment singulière au film.

Kelvin croyait avoir toutes les réponses, il découvre qu'elles sont périmées. De là naissent la culpabilité, les regrets. "Il n'y a pas de solutions, juste des choix à faire", affirme un des personnages. Tout est dit. Et le film devient un précipité de sensations, où domine la mélancolie anxieuse de Kelvin, qui pourrait, qui sait ?, se réinventer un futur avec la pseudo-Rheya...

Loin de la méditation teintée de mysticisme de Tarkovski, le film de Soderbergh tient sur ce fil ténu (et sur la présence très convaincante, il est vrai, de George Clooney). C'est son audace. Dans cette histoire d'un homme qui est

allé aux confins de la galaxie pour se retrouver confronté aux questions qu'il avait toujours évité de se poser, le voyage est tout intérieur. Et son issue est presque aussi énigmatique que la présence-absence de la belle Rheya. Laisser jusqu'au bout le spectateur libre de se raconter l'aventure à sa guise : Soderbergh a fait un beau pari sur la curiosité du public...

Jean-Claude Loiseau  
*Télérama n° 2771 - 22 février 2003*

Après les énormes succès de **Traffic**, **Erin Brokovich** et **Ocean's Eleven**, **Solaris**, treizième long métrage de Steven Soderbergh, relève explicitement du suicide commercial. La Fox, sans doute rassurée par le statut «bankable» du cinéaste et la bénédiction du coproducteur aux doigts d'or, James Cameron, qui avait acheté les droits du roman de Stanislas Lem, n'y a vu que du feu jusqu'à ce que l'évidence éclate : personne aux Etats-Unis n'irait voir un truc pareil. Invendable comme science-fiction, peu probant comme mélo romantique, effroyablement lent et opaque, antispectaculaire à tel point qu'on peut se demander à quoi ont servi les 50 millions de dollars dépensés, le film flotte hors catégorie.

Soderbergh a toujours été séduit par le radicalisme esthétique, ses références vont de Resnais à Antonioni en passant par Kubrick, et il est à l'évidence pris dans un double mouvement contradictoire : plaire à la majorité et trouver le point de rupture. Autrement dit : comment être seul avec tout le monde comme l'ont été ces quelques maîtres. Seul comme Tarkovski bien sûr, autre figure revendiquée et dont il a revu tous les films avant de tourner, qui adapta en 1972 le roman de Lem pour un premier **Solaris** qui se voulait une réponse polémique à **2001, l'odyssée de l'espace**, pareillement «impossible» à l'époque, et deux fois plus long : hanté, nauséux, impalpable, mais absolument sensuel.

Cette recherche est courageuse, même si Soderbergh peut toujours être soupçonné d'aborder le cinéma sous le seul angle d'une forme à investir en la vidant au passage du peu de substance qui lui reste. Mais, dans l'orbe fuligineux de la planète Solaris, précisément, des formes autrefois vivantes reviennent, souvenirs réincarnés, entités ambiguës, et ne savent pourquoi quelque chose ou quelqu'un les a réanimées. Le film repose sur l'angoisse et les interrogations que provoquent ces leurres envoyés par la planète Solaris pour tromper les hommes et, peut-être, à terme, les anéantir.

(...) Le film va se concentrer sur le couple, mêlant les strates temporelles, passé incertain et présent spectral, livrer l'homme et la femme aux affres d'un possible retour à la case départ dont ni l'un ni l'autre ne sait s'il est un miracle supraterrestre ou un poison pire encore que l'irréversible terrien.

Soderbergh construit ce huis clos bergmanien, genre de **Scènes de la vie conjugale** SF en costumes Courrèges Cosmos 99, par de longues séquences privilégiant les gros plans sur les visages des acteurs parlant à voix basse. Le montage fragmente le film de manière souvent audacieuse, des dialogues venus du passé montés en champ-contrechamp sur les personnages mutiques saisis au présent. Les ellipses déchirent le tissu conjonctif du récit selon une stylisation onirique que la BO de Cliff Martinez souligne encore en série de plages dépressurisées. Film immobile, photographique, transi comme à l'heure de l'image ultime, **Solaris** s'approche des expériences sensorielles de l'éther, pupilles dilatées, lèvres bleues. «Afin de rejoindre en esprit, dit Soderbergh, cette idée que nous étions avant de naître...»

Didier Péron  
*Libération 19 Février 2003*

L'univers du rêve a ses couleurs, le vert, le bleu, le gris, couleurs froides pour des éruptions mentales désincarnées. Couleurs aussi de la mémoire et de son squatter, le remords. La vie, celle du monde qu'on doit affronter chaque jour, s'ocre, se réchauffe aux jaunes, aux bruns, baigne dans une lumière tamisée. Au matin, un homme s'éveille en ce monde, s'assied sur son lit, baisse la tête et songe. Songe ? Il remâche ce qui a hanté sa nuit et part travailler. Il est psy, et écoute les fantasmes et remords des autres. On est dans un futur indéfini mais proche. Il y pleut tout le temps, comme sur la Terre en notre aujourd'hui où les inondations à répétition noient les continents.

(...) Est-on à New York, à Chicago? A Moscou, Paris, Pékin, ce serait la même chose. «Il pleure dans mon cœur/ Comme il pleut sur la ville» (Verlaine). Le film se nomme **Solaris**. (...)

Steven Soderbergh n'a pas voulu copier les lenteurs inquiétantes de Tarkovski, il a refusé l'arsenal SF, et, fidèle à Lem - et à Tarkovski aussi - plonge dans l'univers mental. Le lieu des amours, conjugales, fraternelles, filiales, n'est pas le cœur, muscle rouge, mais le cerveau, amas de cellules grises grésillantes. C'est là que nos passions nous enferment comme en cette station, prison voguant dans l'éther, hantée par des morts recréés vivants, donc inhumains. Le remords incarné devient terreur. Comment s'en débarrasser ? Kelvin renvoie sa femme aimée dans le vide. Il la retrouve le lendemain. Sans mémoire. Est-ce une seconde chance, celle qu'on n'obtient jamais, de recouvrer l'amour suicidé ? Au fond de l'espace, peut-on gommer le passé ? Au fond de soi, peut-on aimer un «fantôme» redevenu chair, sans trahir ce même amour ? Quelle est la solution ? Que choisir ? Se perdre dans l'océan de Solaris et y renaître autre ou fuir vers les pluies de la Terre ? Une forme d'éternité rabâchée ou la survie en solitaire endeuillé ? En art, seule la beauté est une solution. **Solaris** est

une heure et demie de beauté désespérée.

<http://www.lexpress.fr>

## Entretien avec Soderbergh et Clooney

*Solaris est votre troisième film ensemble après **Hors d'atteinte** et **Ocean's Eleven**. Qu'est-ce qui a fait que vous vouliez travailler ensemble au départ ?*

Steven Soderbergh : Je n'ai pas eu le choix. Il faisait partie de l'équipe de **Hors d'atteinte** avant moi. C'est un mariage forcé.

*Alors pourquoi n'avez-vous pas divorcé ?*

George Clooney : On a le temps ! Après **Hors d'atteinte**, on a monté une boîte de production ensemble baptisée "*Section Eight*".

S. S. : Nous avons un regard très proche sur ce métier. Nous pensons tous les deux qu'il faut utiliser les périodes de succès pour faire des choses intéressantes. En même temps, il faut rester pragmatique et trouver un équilibre entre des films artistiques, sans valeur commerciale, comme **Solaris**, et des choses comme **Ocean's Eleven**.

*Qu'est-ce qui vous plaît chez George Clooney comme acteur ?*

G. C. : C'est à moi qu'il faudrait poser la question !

S. S. : Il n'a pas peur. C'est extraordinaire chez une star de son envergure. Il y a très peu d'acteurs qui veulent tenter de nouvelles expériences. Personne dans ce métier ne vous pousse à faire autre chose que ce que vous avez déjà fait.

G. C. : Ce qui est drôle c'est que, malgré le succès du film, si tu revenais avec une suite de **Traffic**, les gens du milieu n'en voudraient pas, c'est un film qui allait trop loin par rapport à leurs critères.

S. S. : La seule règle que nous nous sommes fixée est la suivante : on ne s'implique que si l'on est enthousiastes à 100 %. L'an dernier, George a mis en scène un film, **Confessions of a Dangerous Mind** tout en jouant simultanément dans deux autres... J'ai terminé un film, nous en avons produit quatre... Nous sommes prêts à trouver le temps pour tout, seulement si ça signifie travailler avec des gens passionnants comme Christopher Nolan pour **Insomnia** ou Todd Haynes pour **Loin du paradis**.

*Votre maison de production constitue-t-elle la garantie de votre indépendance ?*

S. S. : Si l'on ne cherche pas à faire de l'argent, les possibilités s'élargissent. Cela revient à se demander pourquoi on fait ce métier, ce qu'on veut en tirer et ce qu'on veut apporter. Dans le cas de **Loin du paradis**, il y avait cinq sources de financement différentes, on essayait de faire un film audacieux avec peu d'argent. On savait donc que l'argent du budget allait intégralement y passer.

*Quand vous faites un film avec Soderbergh, vous ne touchez pas votre salaire habituel.*

G. C. : Absolument pas. Pas plus que lorsque je tourne dans **O Brother** ou **Les Rois du désert**. C'est ma façon de prendre acte de la réalité économique de ce métier.

S. S. : Pour **Solaris**, j'ai dit au studio et à George que le budget devait être de 47 millions de dollars, ce qui est la moyenne d'un film de studio, mais reste très élevé pour un film d'auteur.

G. C. : Nous n'avons pas essayé de le leur vendre comme un film futuriste grand public, avec George Clooney. Une fois le film terminé, la Fox n'avait pas la moindre idée de la manière de vendre le film au public. De façon totalement stupide, ils ont orchestré une campagne autour de l'interdiction du film aux mineurs sous prétexte que j'apparaissais nu dans une scène. Cela pour que

**Solaris** soit "le film où George Clooney est nu". Pendant mes trois jours d'interviews pour la promotion, on ne m'a posé qu'une question : "Est-ce que vous avez fait du sport pour préparer la scène d'amour du film ?"

*Vous prévoyez de tourner **Ocean's Twelve**, la suite d'**Ocean's Eleven**. Est-ce pour vous une façon de survivre ?*  
G. C. : C'est devenu une blague entre nous. Quand **Solaris** est sorti aux Etats-Unis et qu'on a eu les premiers chiffres, j'ai dit : voilà, c'est parti pour **Ocean's Twelve** !

S. S. : J'ai eu l'idée d'**Ocean's Twelve** il y a un an. Je pense pouvoir réaliser une meilleure version de ce film. Je viens de réaliser **Full Frontal** et **Solaris**, qu'à peu près personne n'a vu aux Etats-Unis, donc je ne peux pas m'attaquer à mes deux nouveaux projets, **The Informer** et **The Good German**. (...)

Propos recueillis par  
Samuel Blumenfeld  
et Florence Colombani  
*Le Monde - 19 février 2003*

## Le réalisateur

Palme d'or à Cannes en 1990, **Sexe, mensonges et vidéo** (**Sex, lies and Videotapes**, 1989) provoqua, bien malgré lui, une polémique. Impertinent, inhabituel, cérébral à la manière d'un certain cinéma européen, ce film aux qualités discrètes (finesse psychologique, souplesse de la direction d'acteurs, fluidité d'une mise en scène qui privilégie l'allusion) ne constitue en rien un début fracassant. La personnalité de Soderbergh, élégante et raffinée, ne s'est démentie qu'aux yeux des paresseux qui confondent poudre aux yeux et affirmation d'un talent. Thriller ambitieux et expressionniste dont le personnage principal donne son titre au film, **Kafka** explore, comme le précédent film, un monde intérieur : Soderbergh s'y remet en question par un déploiement visuel (alternance noir et blanc / couleur) et décoratif auquel **Sexe, mensonges et vidéo** ne nous avait pas préparés. Malgré un moindre impact médiatique, **Kafka** confirme le talent et l'intégrité artistique de Soderbergh. Son film suivant, **King of the Hill**, aussi sobre visuellement que **Kafka** est complexe, aussi enraciné dans l'Amérique que **Kafka** est fasciné par l'Europe, renoue avec la justesse psychologique et l'émotion rentrée de **Sexe, mensonges et vidéo**. Ce dépouillement provoque de nombreuses réactions atténuées ou compatissantes sur Soderbergh, qualifié de faux espoir déçu d'une Palme d'or hâtive. En fait, **King of the Hill** vient simplement rappeler que Soderbergh n'a pas choisi la facilité et qu'il poursuit avec obstination un parcours qui refuse toute concession. Patiemment, il va se faire une place non négligeable à Hollywood, décidé, ce qui n'est pas facile, à marier le film de genre et un univers personnel. Ce sont **A fleur de peau** (**The Underneath**, 1995), magnifique film noir esthétisant, **Hors d'atteinte** (**Out of sight**), sur un ton plus léger mais qui affirme une mai-

trise stylistique grandissante, **L'Anglais** (**The Limey**), nouveau film policier dans une tonalité nostalgique, et enfin **Erin Brockovich**, habilement taillé aux mesures de Julia Roberts, et **Traffic**, film-dossier sur la drogue, aux changements de styles remarquablement négociés, deux oeuvres qui font un véritable triomphe à son auteur.

*Dictionnaire du cinéma  
sous la direction de Jean-Loup Passek*

## Filmographie

<b>Sex, Lies and Videotapes</b>	1989
Sexe, mensonges et vidéo	
<b>Kafka</b>	1991
<b>King of the Hill</b>	1993
<b>The Underneath</b>	1995
A fleur de peau	
<b>Out of Sight</b>	1998
Hors d'atteinte	
<b>The Limey</b>	1999
L'Anglais	
<b>Erin Brockovich</b>	2000
<b>Traffic</b>	2000
<b>Ocean's eleven</b>	2001
<b>Solaris</b>	2002

### Documents disponibles au France

Revue de presse importante  
Positif n°504  
Fiches du Cinéma n°1689  
CineLive n°61, 64  
Cahiers du Cinéma n°577

**Pour plus de renseignements :**  
tél : 04 77 32 61 26  
[g.castellino@abc-lefrance.com](mailto:g.castellino@abc-lefrance.com)